L

EN

Repr

m

2

Chez

LE HURON,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

MELÉE D'ARIETTES;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Août, 1768.



Le prix est de 12 sols.





A PARIS,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à St, Joseph.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & permission.



ACTEURS.

LE HURON.

Mlle. DE St. YVES.

M. DE St. YVES, *son pere.*

Mlle DE KERKABON.

M. DE KERKABON, *son frere.*

LE BAILLI.

GILOTIN, *son fils.*

UN OFFICIER.

UN CAPORAL.

TROUPE DE SOLDATS.

TROUPE DE GENS DU BAILLI.

Le lieu de la Scène est une Place de Village.





LE HURON, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Village.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE SAINT YVES.

Mlle. DE St. YVES.

QUOI! déjà le Huron est parti pour la chasse?

Mlle. DE KERKABON.

Bon! dès le point du jour il étoit dans les champs
Ho! les Hurons sont diligens:
Ilsne tiennent jamais en place.
Je les connois, j'avois un frere en Canada.
Il mourut dans ce pays-là,
Aussi bien que sa femme, à la fleur de son âge:
Mais parlons de notre Sauvage;
Comment le trouvez-vous?

Mlle. DE St. YVES.

Bon enfant tout-à-fait.

Mlle. DE KERKABON.

Bon enfant ! l'éloge est modeste.
Il est charmant ! comme il est fait !
Comme il est gai ! comme il est leste !
Il cherche à plaire ; il est galant à sa façon.
Mon frere l'aime avec tendresse ;
En l'instruisant, il le caresse.
Moi, je lui fais aussi quelquefois la leçon.
Il rit de si bon cœur ! il a dans son langage
Tant de candeur & d'ingénuité !

Mlle DE St. YVES.

Oui, c'est la simple vérité.

Mlle. DE KERKABON.

Si jamais il aime, je gage
Qu'il aimera mieux qu'un Français.
(Modestement.)
Moi, je ne m'y connois pas ; mais...
Je crois que pour aimer, rien n'est tel qu'un Sauvage.
Et par exemple, quel dommage
Que les fils du Bailli ne lui ressemble pas !
Vous seriez bien moins difficile.

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! je l'ai vu, cet imbécile.

Mlle. DE KERKABON.

Vos peres hier au soir se sont parlé tout bas ;
Et je crois l'affaire conclue.

Mlle. DE St. YVES.

Non, à le refuser je suis bien résolue.

AIR.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne,
Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que sa main nous y couronne.

Un choix contraire à nos desirs
Devient un source de larmes.
La liberté seule a des charmes ;

Elle est la source des plaisirs.
Si jamais, &c.

N'est-ce pas au cœur à choisir
L'objet qu'il doit aimer sans cesse ?
On voit bientôt l'amour s'enfuir,
S'il sent que sa chaîne le blesse.
Si jamais, &c.

SCENE II.

Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON, GILOTIN

Mlle. DE KERKABON.

VOus voilà, Monsieur Gilotin ?
D'où venez-vous donc si matin ?

GILOTIN.

Vraiment, je viens de voir chasser l'homme sauvage,
Il met en l'air tout le village.

Mlle. DE KERKABON.

Chasse-t-il de bon cœur ?

GILOTIN.

Ah ! c'est un vrai lutin.

AIR.

Comme il y va !
Comme il détale !
Quel chasseur que ce Huron-là !
Il faut le voir dans ces valons :
Il a des ailes aux talons.
Il tire à bale.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Les pauvres liévres en sont tous
Comme des fous.
Feinte ni ruse,
Rien ne l'abuse :
Il fait leurs tours
Et leurs détours.
Ah ! quel coureur !
Il vous les lasse,
Ah quel tireur !

Il les terrasse.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Tout d'une haleine
Il court la pleine,
Sans être jamais las.
Si celui-là n'est pas alerte,
Certe,
Je ne m'y connois pas.
A la course, au vol, à cent pas,
Il tire, & la piece est à bas.
Comme il y va, &c.

Il sera de la nôce; il chassera pour nous.

Mlle. DE St. YVES.

De quelle nôce?

GILOTIN.

De la nôtre.

Mlle. DE St. YVES.

De la nôtre!

GILOTIN.

Oui, c'est moi qu'on marie avec vous.
Ils sont d'accord.

Mlle. DE St. YVES.

Qui donc?

GILOTIN.

Qui? Mon pere & le vôtre.

Mlle. DE KERKABON.

Je m'en doutois.

GILOTIN.

Hé quoi? l'on ne vous l'a pas dit?
Ce soir on mande le Notaire.

Mlle. DE St. YVES.

Ce soir!

Mlle. DE KERKABON.

Il est pressé!

GILOTIN.

Cela vous étourdit?
Oh! nous allons vîte en affaire.

Mlle. DE St. YVES.

Mais comment ſe peut-il ?

GILOTIN.

Comment ? La choſe eſt claire.
Un jour que je revois, j'étois là comme un ſot.
Mon pere eſt phyſionomiſte ;
Et comme il entendit que je ne diſois mot,
Il devina que j'étois triſte.
Il me regarde entre deux yeux.
Qu'as-tu donc, me fit-il ? Moi ! je n'ai rien, lui fis-je.
Tu mens : quelque choſe t'afflige,
Fit-il. Vous l'avez dit : j'ai de l'amour. Tant mieux !
Voyons, qui t'a donné dans l'aile ?
Je dis que c'étoit vous. Oui da, fit-il, c'eſt elle ?
Et tu t'affliges pour cela ?
Va, tu n'es qu'un benêt. (Il eſt badin mon pere.)
Hé bien, fit-il, demandons-là.
Si-tôt dit, ſi-tôt fait. Voilà tout le myſtere.

(*Gaiement.*)

Ma future, allons, touchez-là.

Mlle. DE St. YVES.

O Ciel !

GILOTIN.

Vous en êtes bien aiſe,
N'eſt-ce pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Point du tout, Monſieur, ne vous déplaiſe.

GILOTIN.

Vous ne m'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

GILOTIN.

Non ! vous badinez.

Mlle. DE St. YVES.

Rien n'eſt plus ſérieux.

GILOTIN.

Oui da! vous m'étonnez;
Je croyois pourtant bien vous plaire.

Mlle. DE St. YVES.

Il n'en eſt rien.

GILOTIN.

N'importe, allez, laiſſez-moi faire.

DUO.

Ne vous rebutez pas,
Voilà que je vous aime.
Cela vient pas à pas,
Cela vient de ſoi-même.
Vous m'aimerez auſſi;
Vous m'aimerez de même,
Cela vient de ſoi-même.
Du ſoir au lendemain.
Pour obtenir le cœur, il faut avoir la main.

Mlle. DE St. YVES.

Non, ne vous flattez pas:
Il n'en eſt pas de même.
Non, cela ne vient pas,
Ne vient pas de ſoi-même.
Je n'aime pas ainſi
Je n'aime pas de même.
Non, non.

GILOTIN.

Si, ſi.

Mlle. DE St. YVES.

Ne croyois pas qu'on aime,
Du ſoir au lendemain.
Il faut avoir le cœur pour obtenir la main.

SCENE III.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

AH ! voici le Huron.

LE HURON.

Bon jour, Mesdemoiselles,
Voilà ma chasse. Elle est à vous.

GILOTIN, *bas à Mlle de St. Yves.*

C'est pour la nôce.

Mlle. DE St. YVES, *avec impatience.*

Ah! laissez-nous.

LE HURON.

Les liévres sont vivans. Comme ils n'avoient point
D'ailes,
A la course je les ai pris.
Mais j'ai tiré sur les perdrix,
Ne pouvant pas voler comme elles.

GILOTIN, *approchant d'un liévre.*

Voyons... Il remue !

(Il récule.)

LE HURON.

As-tu peur ?

Mlle. DE KERKABON.

Un liévre l'épouvante.

LE HURON.

Approche: allons, courage.

GILOTIN, *n'osant approcher.*

Le voir de loin c'est le plus sage.

LE HURON.

Cela s'appelle avoir du cœur.

Mlle. DE KERKABON, *d'un air d'amitié.*
Allons, reposez-vo , vous êtes tout en nage.
Vous chassez avec trop d'ardeur.
Moi, je veux que l'on se ménage.
LE HURON, *en s'asseyant.*
Le repos me fatigue. Agir est un besoin,
Que j'ai senti toute ma vie.
GILOTIN.
Il a le diable au corps.
Mlle. DE KERKABON.
Comment vous prit l'envie
De venir voyager si loin?
LE HURON.
Je suis né curieux; j'étois libre de soin;
Et l'occasion nous convie.
Mlle. DE KERKABON.
Avez-vous pu, si jeune, hélas!
Quitter pere & mere!
LE HURON.
On n'a guère
De regret à quitter ce qu'on ne connoît pas.
GILOTIN.
Est-ce que les Hurons n'ont ni pere ni mere?
Mlle. DE KERKABON.
Nous vous en servirons.
LE HURON.
Je m'en passe fort bien,
A mon âge un Huron se suffit-il à lui-même?
Et, grace à la nature, il ne me manque rien,
(*Regardant Mlle. de St. Yves.*)
Qu'un objet, fait pour moi, qui me plaise & ...
m'aime.
(*d'un air caressant.*)
Asseyez-vous-là.
Mlle. DE St. YVES, *avec douceur.*
J'aime à me tenir debout.
LE HURON.
Nous serons plus près l'un de l'autre.

GILOTIN.

Oui-da!

Mlle. DE St. YVES.

Non.

LE HURON.

Pourquoi, non!

GILOTIN.

Le drôle est de bon goût!

Mlle. DE St. YVES.

Ce ne seroit pas bien.

LE HURON.

Quel pays que le vôtre!
On y croit voir du mal à tout.

Mlle. DE KERKABON.

Chez vous on est moins difficile,
N'est-ce pas?

LE HURON.

Difficile? on l'est point du tout.
Si vous sçaviez combien votre sexe est docile,
Et combien par l'amour le nôtre est adouci!
Ah! si dans nos forêts, où regne la nature,
J'avois pu rencontrer ce que je trouve ici,
J'y serois encor, je vous jure.

Mlle. DE St. YVES.

Vous n'aimez pas ce pays-ci?

LE HURON.

S'il me laissoit aimer, je l'aimerois aussi.

Mlle. DE St. YVES.

Voyagez-vous encor?

LE HURON.

Non. Je courois le monde.
Pour voir un peu comme il est fait.
Mais ce qu'il a de plus parfait,
Je l'ai vu; j'ai fini ma ronde.

Mlle. DE KERKABON.

On connoît donc l'amour au pays des Hurons?

LE HURON.

Ah ! comme vous, nous l'adorons.
Où ne connoît-on pas ſa puiſſance infinie ?

Mlle. DE St. YVES.

Je voudrois bien ſçavoir, quelle eſt en Huronie
La façon d'exprimer ſon inclination.

LE HURON, *d'un air noble & tendre.*

C'eſt de faire en aimant, quelque belle action.
Qui plaiſe à ce qui vous reſſemble.

Mlle. DE KERKABON.

Cet amour là vaut bien le nôtre, ce me ſemble.

Mlle. DE St. YVES, *d'une voix timide.*

Avez-vous aimé ?

LE HURON.

Oui, la belle Abucaba.
Elle chaſſoit un lievre, à vingt mille du gîte:
Un Algonkin le prît, & le lui déroba.
J'attrapai l'Algonkin ; je l'amenai bien vîte
Tout tremblant à ſes pieds. Elle lui pardonna.
Et devant lui me couronna.

Mlle. DE KERKABON.

Et vous l'aimiez à la folie ?

LE HURON.

(*Vivement.*)
Oui, de toute mon ame. Elle étoit ſi jolie !

AIR.

Les joncs ne ſont pas plus droits ;
Elle en avoit le ſoupleſſe,
De la biche la vîteſſe,
De l'hermine la fineſſe,
Et la blancheur à la fois.
La colombe eſt moins fidelle ;
L'aigle n'eſt pas plus fier qu'elle ;
Et les agneaux ſont moins doux.
Auſſi fraîche que la roſe,
Elle eut même quelque choſe,
Oui, quelque choſe de vous.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'eſt-elle devenue ?

LE HURON.

Un ours me l'a mangée.

GILOTIN.

C'est dommage !

LE HURON.

Je l'ai tué ce vilain ours,
Mais je la plains encore, après l'avoir vengée.

Mlle. DE KERKABON.

Vous ne la plaindrez pas toujours.

LE HURON, *en regardant Mlle. de St. Yves.*

Oh non. Je sens déjà ma douleur soulagée.

Mlle. DE KERKABON.

Mais quel bijou frappe mes yeux ?

LE HURON, *avec vivacité & sentiment.*

Ah ! s'il vous paroît curieux,
Recevez-le des mains de la reconnoissance.
Je n'ai rien de plus précieux.

Mlle. DE KERKABON.

Que vois-je ! quelle ressemblance !
(*Vivement.*)
Et d'où tenez-vous ces portraits ?

LE HURON.

Je les avois dès ma naissance.

Mlle. DE KERKABON.

Plus j'en examine les traits...
Oui, c'est elle, c'est lui. Ciel !

Mlle. DE St. YVES.

Voyons.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

Je vous quitte ;
Je vais trouver mon frere, & reviens au plus vîte.





SCENE IV.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES GILOTIN.

LE HURON.

Quel trouble est venu la saisir ?
Si ce bijou lui fait plaisir,
Elle peut le garder.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'est-ce ?

LE HURON.

Une double image.
Dès l'enfance on m'a dit qu'en la portant sur moi,
Je serois heureux; je vous voi :
Vous accomplissez le présage.

Mlle. DE St. YVES.

Mais vous me dites des douceurs.

LE HURON.

Que vous dirois-je hélas ? our p vous de tous les cœurs
Tel sera toujours le langage.

AIR.

Vous mecharme z :
Vous enflammez
Jusqu'à l'air que je respire.
Absent de vous, je ne sais quo,
Plus fort que moi,
Vers vous m'attire.
Je jouis dès que je vous voi ;
Mais en jouissant j e desire.
Quel est ce desir ?
D'où naît ce plaisir ?
C'est un délire,
Le vrai délire,
L'heureux délire du plaisir.
Ah si votre cœur pouvoit lire,
S'il pouvoit lire dans le mien !..

Ce qu'un ſauvage ne ſait dire,
Croyez, croyez qu'il le ſent bien.

Mlle. DE St. YVES, *un peu émue.*

Mais... Voyons donc ma bonne amie,
Qui me laiſſe avec vous... Je ne ſais pas pourquoi.

GILOTIN, *d'un ton grave.*

J'y ſuis, n'ayez pas peur.

LE HURON, *voulant la retenir.*

Un moment.

Mlle. DE St. YVES.

Laiſſez-moi.
Je vais la retrouver. Elle eſt bien étourdie!

SCENE V.

LE HURON, GILOTIN.

GILOTIN.

J'ESPERE au moins que ce n'eſt pas
De l'amour, que tu ſens pour elle.

LE HURON.

De l'amour! pourquoi non? je ſuis jeune; elle eſt belle:
Ah! peut-on ſans amour avoir vu tant d'appas.

GILOTIN.

Oh! ce n'eſt pas ici comme dans l'Huronie.
C'eſt à moi, s'il vous plaît, qu'elle doit être unie;
C'eſt à moi de l'aimer.

LE HURON.

Que dis-tu?

GILOTIN.

Que demain
Son pere me donne ſa main.

LE HURON.

Elle y conſent!

GILOTIN.

Pour elle, elle en a peu d'envie,
Mais les peres chez nous disposent des enfans.

LE HURON.

Et moi, vois-tu, je te défends
D'y jamais penser de ta vie.

GILOTIN.

Est-ce de vous que je dépends.

LE HURON.

Non; mais tu dépends d'elle. Il faut savoir lui plaire;
Ou lui laisser choisir l'époux qu'il lui plaira.

GILOTIN.

Et si je plais à son pere?

LE HURON.

Son pere t'épousera.
Pour elle, c'est une autre affaire:
Quelque choix qu'elle fasse, il sera volontaire;
Et son cœur en décidera.

AIR.

Qu'on mette à prix le cœur d'Hortence;
Je défierai tous mes rivaux.
Il n'est ni danger ni travaux
Qui puissent lasser ma constance.
Fallût-il repasser les mers;
Franchir les torrens à la nage;
Braver la rigueur des hivers;
Affronter les vents & les orages;
A son amant tout sera doux
Pour obtenir le nom d'époux.

GILOTIN.

Tout cela m'est égal. Je vais trouver mon pere;
Et nous verrons si l'on préfére
Un nouveau venu, comme toi,
Au fils d'un Bailli, comme moi.



SCENE VI.

M. & Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES, LE HURON.

M. DE KERKABON, *transporté.*

VENEZ, embrassez-moi, mon neveu; car vous l'êtes.

LE HURON.

Moi! votre neveu!

M. DE KERKABON.

Ces portraits,
Votre pays, votre âge, & les tems, & les faits,
Tous s'accordent: preuves complettes.

Mlle. DE St. YVES.

Ciel!

M. DE KERKABON.

Vous n'avez jamais vu vos parens?

LE HURON.

Jamais.

M. DE KERKABON.

Justement.

LE HURON.

Ils m'avoient délaissé. Ma nourrice
Ne me trouva que cet indice.

M. DE KERKABON.

Hélas! il me rappelle un frere que j'aimois.

QUATUOR.

M. DE KERKABON.

Il a les traits de son pere.

Mlle. DE KERKABON.

Il a les yeux de sa mere.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ses yeux, voilà ses traits,
Ces traits de caractere.
Il est Français.

LE HURON.

Je suis Français.

Mlle. DE St. YVES.

Il est Français.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ces traits de caractere.

LE HURON.

N'ai-je pas encore quelques traits,
De caractere?

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà tes yeux, voilà tes traits.

LE HURON

Ah! quel bonheur! je suis Français.

M. & Mlle. DE KERKABON, & Mlle. DE St. YVES.

Ah! quel bonheur! il est Français.

Mlle. DE St. YVES.

Oui; ce sont les traits
De ces portraits.

LE HURON.

Ah! cela semble fait exprès.

M. DE KERKABON.

Oui, ce sont les traits
De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON, *avec plus d'attention.*

Cependant, mon cher frere,
Regardez bien ses yeux.
Il les a beaucoup mieux.
Je voi, je croi,
Je ne sais quoi.

M. DE KERKABON, *brusquement.*

Chimere!
Il a les traits
De ces portraits.

Mlle. DR KERKABON, *se rétractant.*

Ah! oui. Ce sont les yeux de sa mere.

M. DE KERKABON.

Ce ſont les traits de ſon pere.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur ! il eſt Français.

LE HURON.

Ah ! quel bonheur ! je ſuis Français.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, pour voir nos amis,
Il faut demain être bien mis,
Et t'habiller à la Françaiſe.

LE HURON.

Pourquoi ? Je ſuis fort bien, car je ſuis à mon aiſe.
Mon habit m'eſt commode, & j'y ſuis attaché.

M. DE KERKABON.

Mais que diroit-on ?

LE HURON.

Quoi qu'on diſe,
Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guiſe ;
Et je le mets dans mon marché.
Chacun ſon goût : c'eſt ma deviſe.

M. DE KERKABON.

Mais il n'eſt pas poſſible...

LE HURON.

Écoutez, parlons clair :
Je ſuis né libre comme l'air,
Et par-tout je veux être en pays de franchiſe.
Me voulez-vous tel que je ſuis ?
Simple, honnête, faiſant tout le bien que je puis ?
voyez. N'ayez pas peur que jamais je m'aviſe
De vous gêner ſur rien. Pleine aiſance entre nous.

M. DE KERKABON.

Du pays où l'on eſt, il faut ſuivre les goûts.

LE HURON.

Chez les ſinges, fort bien ; mais non pas chez les hommes.

A quoi bon se ressembler tous?
Nous naissons différens; soyons ce que nous sommes.

M. DE KERKABON.

Je suis ton oncle, &...

LE HURON.

Oui, j'y donne mon aveu;
Et j'aime bien autant que ce soit vous qu'un autre.
Mais suivons librement, moi mon goût, vous le vôtre;
Sans quoi plus d'oncle & de neveu.

M. DE KERKABON.

Parlez, Mademoiselle, & lui faites entendre.

Mlle. DE St. YVES, *avec modestie.*

A le persuader, je n'ose pas prétendre.
(Au Huron, avec douceur.)
Vous êtes obstiné!

LE HURON.

Non, je suis libre.

Mlle. DE St. YVES, *timidement, & en baissant les yeux.*

Eh quoi!
Vous ne feriez donc pas quelque chose pour moi?

LE HURON, *vivement.*

Ah! parlez, commandez. A vos loix je me livre.
Dites comment je dois agir, penser & vivre;
Comment je dois être vêtu,
A la Hurone, à la Française?
Tout me devient égal, pourvu que je vous plaise.

M. DE KERKABON.

Eh bien te détermines-tu?

LE HURON, *plus vivement.*

Tout ce qu'elle voudra, mon oncle; elle est charmante.
(A part.)
Mais sera-t-elle à Gilotin?
Il dit qu'on la lui donne, & cela me tourmente.

M. DE KERKABON, *à part.*

Je crois qu'on peut lui faire un plus heureux destin.
Son pere est mon ami; viens que je te présente.

SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES.

Mlle. DE KERKABON, *à démi fâchée.*

MON frere est enchanté; mais, moi,
Je suis bien aise aussi, je ne sais pas pourquoi.
Le beau plaisir que d'être tante!

Mlle. DE St. YVES, *d'une joie naïve.*

Quoi! vous n'en êtes pas dans le ravissement!

Mlle. DE KERKABON.

Vous en parlez bien à votre aise.

Mlle. DE St. YVES.

Tantôt vous le trouviez charmant.

Mlle. DE KERKABON.

Oh! ce n'est pas qu'il me déplaise;
Mais tout a bien changé de face en un moment!

Mlle DE St. YVES.

AIR.

Ma bonne amie, est-il possible
D'avoir un plus joli neveu?
Son air est doux, son cœur sensible;
Il est tout ame, il est tout feu.
De sa bonté touchante
J'ai déjà vu cent traits.
Ah! si j'étois sa tante,
Ah! que je l'aimerois.

Mlle. DE KERKABON.

Vous l'aimez sans cela: c'est moi qui vous l'assure.

Mlle. DE St. YVES.

Moi !

Mlle. DE KERKABON.

N'en rougiſſez pas.

Mlle. DE St. YVES.

C'eſt donc ſans le ſavoir.

Mlle. DE KERKABON.

Vous le ſçavez fort bien ; & lui-même, j'augure
Qu'il a pu s'en appercevoir.

AIR.

L'amour naiſſant n'a pas encore
Appris à garder ſon ſecret.
C'eſt au moment qu'il vient d'éclore,
Qu'il ſait le moins être diſcret.
Il part toujours quelque étincelle,
D'un feu qui vient de s'allumer.
Tout le trahit, tout le décele,
Juſqu'au ſoin de le renfermer.
Coup d'œil rapide,
Regard timide,
Soupirs échappés,
Mots entrecoupés :
A quoi ne reconnoît-on pas
Un cœur qui ſoupire tout bas ?

Mlle. DE St. YVES, *confuſe.*

On croit voir ce qu'on imagine.

Mlle. DE KERKABON.

Ah ! vous diſſimulez ! hé bien,
Vous ne ſçaurez donc pas ce que je ſais.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi ?

Mlle. DE KERKABON.

Rien.

Mlle. DE St. YVES, *vivement.*

Ah ! de grace, parlez.

Mlle. DE KERKABON.

Non. C'eſt que je badine.

Mlle. DE St. YVES.

Vous m'impatientez.

Mlle. DE KERKABON, *d'un ton ironique.*

Vous ne l'aimez donc pas !

Mlle. DE St. YVES.

Et si je l'aimois ?

Mlle. DE KERKABON.

En ce cas,
Mon frere auroit peut-être envie
De faire à Gilotin préférer son neveu ;
Mais cela vous touche si peu !

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! vous ne doutez pas que je n'en sois ravie.

Mlle. DE KERKABON.

L'avois-je dit ?

Mlle. DE St. YVES.

Je l'aime, il le faut avouer.

Mlle. DE KERKABON.

Je vous servirai. Mais j'enrage
De me voir réduite à jouer
Le rôle de tante à mon âge,

SCENE VIII.

LE HURON, *Les Acteurs précédens.*

LE HURON, *impatienté.*

QUELLES gens ! je suis aux abois.
Je ne sais plus auquel entendre.
Tous m'interrogent à la fois.
J'ai beau leur répéter que je n'ai qu'une voix,
Aucun n'a le bon sens d'attendre.

AIR. *(Il les contrefait.)*

Dans quel canton
Est l'Huronie ?
Est-ce en Turquie ?
En Arabie ?
Hé non, non, non.

En Laponie ?
Hé non, non, non.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t-on ?
Y parle-t-on
Le bas Breton ?
Hé non, non, non.
Les époux
Sont-ils jaloux ?
Les jeunes filles
Gentilles ?
Et oui, & non; mais c'eſt ſelon.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t-on ?
Boit-on du vin ? fait-on l'amour ?
Fait-on l'amour dans l'Huronie ?
Quelle manie !
Ah ! je ſuis ſourd.
Meſſieurs ! Meſſieurs ! dans l'Huronie
Chacun parle à ſon tour.

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu, tout cela ne doit point vous fâcher;
Pour vous l'aventure eſt heureuſe.
Il ne vous manque plus ici qu'un amoureuſe;
Et je vous laiſſe la chercher.

SCENE IX.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *vivement.*

JE n'irai pas bien loin, ſi j'en crois mon envie;
Enfin me voilà libre Hé bien ? je ſuis Français :
En êtes-vous bien aiſe ?

Mlle. DE St. YVES.

Avec ma bonne amie,
Quand vous êtes venu, je m'en réjouiſſois.

LE HURON.

Je vous aime; & ſi je vous plais,
Je ſuis ſûr à préſent du bonheur de ma vie.

Mlle. DE St. YVES.

Mlle. DE St. YVES.

Savez-vous que votre oncle est occupé de nous?
Qu'il veut nous marier?

LE HURON.

Oui, mon oncle, ma tante,
Je suis sûr qu'ils le veulent tous.

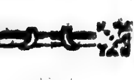
Mlle. DE St. YVES.

Et croyez-vous aussi que mon pere y consente?

LE HURON.

Il le faut bien. Et puis, qu'avons-nous besoin d'eux?
Le bonheur est en nous, il dépend de nous deux.

(On entend un bruit de guerre.)



SCENE X.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES, *un Officier & des Soldats.*

L'OFFICIER.

AIR.



VAILLANS Français, courez aux armes:
L'ennemi menace vos Ports.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Volez à sa voix sur ces bords.
Quand on sert un Roi que l'on aime,
C'est une fête qu'un combat.
Chacun s'enrôle de soi-même;
Et tout sujet devient soldat.
Vaillans Français, &c.

(Pendant cet air le peuple s'assemble & prend les armes.)

SCENE XI.

UN CAPORAL ET GILOTIN, *Les Acteurs précédens.*

LE CAPORAL, *menant Gilotin.*

ALLONS, marche.

GILOTIN, *tremblant.*

Messieurs, je suis fils du Bailli.

LE CAPORAL.

Tu trembles, lâche !

GILOTIN.

Oui, j'ai la fiévre,
Pour avoir approché d'un liévre,
Tantôt le cœur m'a défailli.

L'OFFICIER.

Prends cette épée.

GILOTIN.

A moi ! juste Ciel ! une épée !
Et qu'en ferois-je hélas?

L'OFFICIER.

Nous le verrons dans peu.

GILOTIN.

De frayeur j'ai l'ame frappée ;
Et ce seroit bien pis si je voyois le feu.

L'OFFICIER.

Prends.

GILOTIN.

Quelle contrainte inhumaine !

LE HURON, *fiérement.*

Donnez-la moi, mon Capitaine.

L'OFFICIER.

A toi ?

LE HURON.

Sans doute, à moi. Renvoyez ce poltron.

L'OFFICIER.

Va-t-en.

GILOTIN, *enchanté & s'enfuyant bien vîte.*

Ah ! le charmant Huron !

SCENE XII.

Mlle. DE St. YVES, LE HURON, L'OFFICIER, *le Caporal, les Soldats.*

L'OFFICIER.

Es-tu Français ?

LE HURON.

On dit que j'ai l'honneur de l'être ;

Et sur parole je le croi ;
Mais Hortence est Française, & ma patrie à moi,
C'est le pays qui l'a vu naître.

L'OFFICIER.

Ton nom ?

LE HURON.

Hercule Kerkabon.

L'OFFICIER.

Ce nom promet beaucoup sans doute.

LE HURON.

J'espere vous tenir ce que promet mon nom.
Une seule chose me coûte ;
C'est de me séparer de cette aimable enfant.

L'OFFICIER.

Bon ! ce soir tu viendras la revoir triomphant.

LE HURON, *à Mlle. de St. Yves.*

C'est pour ton Roi que je m'engage ;
Tu me le permets ?

Mlle. DE St. YVES.

J'y consens.
Tu me fais trembler ; mais je sens
Que je t'en aime davantage.

MARCHE GUERRIERE.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



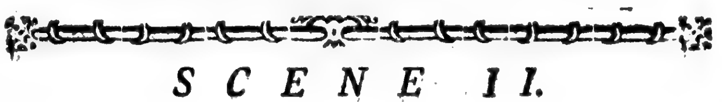
SCENE PREMIERE.

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

AIR.

TOI, que j'aime plus que ma vie,
Fais ton devoir, signale-toi;
Et que tout le monde m'envie
Le cœur qui m'a donné sa foi.

Je chéris jusqu'aux alarmes
Que me causent ce beau jour.
La gloire essuira les larmes,
Qu'aura fait couler l'amour.



SCENE II.

GILOTIN, Mlle. DE St. YVES.

GILOTIN.

VICTOIRE! Ils sont partis. Nous en voilà défaits,

Mlle. DE St. YVES.

On s'est battu?

GILOTIN.

Pour être brave,
Ma foi, vive les Français!

Mlle. DE St. YVES.

Vous étiez là?



GILOTIN, *naïvement.*

Moi ? non, j'étois dans notre cave,
En attendant le ſuccès.
Mais c'eſt le bruit du village :
Les ennemis attaqués,
Ont déjà plié bagage.
Les uns ſe ſont rembarqués,
D'autres s'en vont à la nage.

Mlle. DE St. YVES.

Et le Huron ? l'a-t-on vu ?

GILOTIN.

Tout au milieu du carnage
Il donnoit à corps perdu ;
Et s'il eſt mort, c'eſt dommage.

Mlle. DE St. YVES, *avec effroi.*

Ah ! je m'applaudiſſois d'un excès de valeur
Qui peut-être a fait ſon malheur.

(*Vivement.*)

Allez, voyez, ſçachez s'il revient, s'il reſpire,
S'il eſt bleſſé, s'il eſt... Je tremble de le dire.
Allez vous dis-je.

GILOTIN.

Un moment.

Ce Huron là vivement
Vous touche & vous intéreſſe !
On diroit d'une maîtreſſe
Qui tremble pour ſon amant.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

Mlle. DE St. YVES, *seule*.

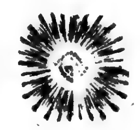
IL est trop vrai! l'effroi de plus en plus me presse.

RECITATIF OBLIGÉ.

Ah! Quel tourment! peut-être il est blessé.
Parmi les morts peut-être on l'a laissé.
Sa foible voix appelle son amante;
Sa foible voix m'appelle à son secours.
Ah! je l'entends, cette voix défaillante.
Oui, cher amant, je t'entends, & j'accours...
Où m'emportent mes alarmes!
Moi! seule! au milieu des armes!
M'exposer aux yeux de tous!...
Il n'est point mon époux,
Et je dépends d'un pere...
Devoir, honneur sévére,
Pourquoi, m'enchaînez-vous?
Que dis-je, hélas, cruelle!
Peut-être mon amant
Expire en ce moment.
Je l'entends qui m'appelle:
Viens me fermer les yeux.
Je meurs, je meurs fidèle.
Viens, reçois mes adieux...

AIR.

Ah! mon cœur se déchire.
C'est un trop long martyre.
Je céde a mon effroi.
Je dois à ce que j'aime,
Je dois plus qu'à moi-même;
Et la douleur extrême
Ne connoît point de loi.
Mon pere lui-même
Aura pitié de moi.



SCENE IV.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *d'un air triomphant.*

EH bien? les avons-nous renvoyés lestement?

Mlle. DE St. YVES.

Te voilà! je succombe à mon ravissement.

(*Elle tombe pâmée dans les bras du Huron.*)

LE HURON.

Hortence!.. ô ciel! est-il possible
Que tu m'aimes si tendrement!
Hélas! tu n'es que trop sensible.
Respire, ouvre les yeux, rassure ton amant.

Mlle. DE St. VYES, *reprenant ses esprits.*

Tu m'es rendu! mon cœur se livre
Au plus délicieux transport.

LE HURON.

Du péril échappé, je rends graee à mon sort;
Car pour toi, mon Hortence, il est bien doux de vivre!

DUO.

Ah! que tu m'attendris!
Quoi! tu me chéris
Autant que je t'aime!

Mlle. DE St. YVES.

Ah! tes périls passés,
Tous mes sens glacés,
Te l'ont fait voir assez.

LE HURON.

Bonheur suprême!
Nous aimons de même.

Mlle. DE St. YVES.

Crois que je t'aime
Bien plus que moi-même.

LE HURON.

Ton cœur est fait pour le mien.
Que d'attraits ce lien
Rassemble !

Mlle. DE St. YVES.

Je vois nos jours
Couler toujours
Ensemble.

TOUS DEUX.

Ah quel heureux accord!
Nous voir, & d'abord
Tous les deux entendre !

LE HURON.

Oui, j'ai senti d'abord
Cet heureux accord.
T'aimer étoit mon sort.

Mlle. DE St. YVES.

J'aurois dû me défendre.

LE HURON.

Quoi! d'un amour si tendre!

Mlle. DE St. YVES.

Me feras-tu fidéle:

LE HURON.

Ma flamme est éternelle,
Oui, mon cœur t'est connu:
Ce cœur ingénu
N'a jamais su feindre.

Mlle. DE St. YVES.

Ah! ton cœur m'est connu;
Je cesse de craindre.

LE HURON.

Moi! je les briserois
Ces nœuds pleins d'attraits,
Ces nœuds qu'amour a faits!

Mlle. DE St. YVES.

Ah! qu'on nous laisse en paix!
Jouir de ses bienfaits.

TOUS DEUX.

Qu'il nous enchaîne pour jamais.

Mlle. DE St. YVES.

On vient: je ne veux plus qu'avec moi l'on te voye.

SCENE V.

Mr. & Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mr. DE KERKABON.

MON neveu !

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu !

M. DE KERKABON.

Quel bonheur !

Mlle. DE KERKABON.

Quelle joie !

LE HURON.

Oui, me voilà frais & diſpos,
Prêt à recommencer ſi ces gens-là reviennent.

Mlle. DE KERKABON, *avec frayeur.*

Ah ! que plutôt ils s'en ſouviennent ;
Et qu'ils nous laiſſent en repos.

SCENE VI.

Mr. DE St. YVES, *Les Acteurs précédens.*

M. DE St. YVES.

MONSIEUR de Kerkabon, que je vous félicite ;
Vous avez un neveu dont je ſuis enchanté.

LE HURON.

Quel ſuffrage, Monſieur ! & que j'en ſuis flatté !

M. DE St. YVES.

Je le dois à votre mérite.

M. DE KERKABON.

Allons, raconte-nous tout ce qui s'est passé.

Mlle. DE KERKABON.

Mais il doit être las.

LE HURON.

Non, je suis délassé.
Vous voyez d'ici le rivage?
L'ennemi s'étoit rangé là.
Il nous attend, & nous voilà.
Nous marchons; le combat s'engage.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Sur nos étendards flottans
De ses vaisseaux l'airain gronde.
Cent tonnerres éclatans
S'élancent du sein de l'onde.
L'ardeur s'anime; & j'entends:
Feu! feu! feu! qu'on leur réponde.
Des deux côtés c'est le même fracas.
Et puis, *silence!*
Doublez le pas.
Ne tirez pas!
Doublez le pas.
Avance, avance.

C'est là, quand le fer peut agir,
C'est-là, c'est-là le carnage.
Le feu n'est qu'un badinage;
C'est quand le fer peut agir;
C'est-là, c'est-là le carnage.
On voit les sables rougir,
Et dans le sang la mort nage.
Nous avançons;
Nous enfonçons;
Les ennemis balancent;
Les uns sont renversés,
Les autres dispersés;
Dans les eaux ils s'élancent.
Et nous, le verre en main,
Sur le champ de la gloire,
Nous chantons la victoire,
Et nous buvons leur vin.

Mr. DE KERKABON.

Mon neveu, rendez grace à M. de St. Yves.
Vous nous avez causé des alarmes bien vives ;
Il les partageoit avec nous.

Mr. DE St. YVES.

Je ne le cache point, j'ai tremblé pour sa vie.

LE HURON.

Ah ! Monsieur, il dépend de vous
De la rendre digne d'envie.

Mr. DE St. YVES, *à part à M. de Kerkabon.*

Je le souhaite. Allons, me voilà décidé :
Venez.



SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON.

RÉJOUIS-toi.

LE HURON.

Comment ?

Mlle. DE KERKABON.

Il a cédé.
Il t'accorde sa fille.

LE HURON.

Oui ?

Mlle. DE KERKABON.

Je viens de l'entendre.

LE HURON.

Vous me comblez de joie. Ah ! l'amant le plus tendre
Est donc le plus heureux !

Mlle. DE KERKABON.

Il hésitoit d'abord ;
Mais, ma foi, ta valeur vient de lui gagner l'ame.

LE HURON.

Ainsi tout le monde est d'accord?
Allons.

Mlle. DE KERKABON.

Où vas-tu?

LE HURON.

Voir ma femme.



SCENE VIII.

Mlle. DE KERKABON, GILOTIN.

GILOTIN.

AIR.

ME prend-on pour un sot?
Et suis-je fait pour l'être?
Croit-on m'envoyer paître,
Sans que je soufle un mot?
Je suis fils du Bailli,
Oui.
Je ne suis pas Huron,
Non.
On connoîtra mon pere.
Quand il est en colere,
Il est pis qu'un démon.
Nous sommes gens de plume:
Nous savons la coutume,
Et la forme & le fonds.
S'il faut plaider, plaidons.

Mlle. DE KERKABON.

Mais l'on ne t'aime point.

GILOTIN.

Ah! j'en sais bien la cause:
C'est qu'on trouve l'autre mieux fait,
Plus beau que moi; voilà le fait.
Mais à tout cela je m'oppose.
Oui, vous n'avez qu'à dire à votre beau neveu,
Que ce n'est pas pour lui que se fera la fête;
Qu'un Bailli n'est pas une bête;
Et que nous allons voir beau jeu.

SCENE IX.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

LE HURON.

AIR.

QU'AI-je donc fait qui les offense ?
N'est-elle pas à moi ?
N'a-t-elle pas ma foi ?
Pourquoi cette défense ?
Moi ! ne plus la revoir ?
Ne plus revoir Hortence !
Ma belle Hortence !
Ma chere Hortence !
Je suis au désespoir.
On est d'accord ;
Elle est ma femme ;
Je lui porte un cœur tout de flâme ;
Et l'on blâme
Ce transport !
Qu'ai-je donc fait ? &c.
Tremblante aux genoux de son pere,
Elle pleuroit,
Et l'imploroit ;
Mais rien n'a fléchi sa colere.
Sans pitié, comme sans raiso n
Il m'a chassé de la maison.
Qu'ai-je donc fait, &c.

SCENE X.

M. & Mlle. DE St. YVES, LE HURON, Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

QUOI ! je te vois encore ! ôte-toi de mes yeux.

LE HURON.

Je n'ose l'aborder ! je tremble.
Ah ! je redoutois moins tous ces Marins ensemble.

SCENE XI.

M. & Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON.

M. DE St. YVES.

A-T-ON jamais rien vu de plus audacieux?
Chez moi-même, à mes gens venir parler en maître:
Sans moi, ſans mon aveu, demander à vous voir,
S'annoncer votre époux! (il eſt bien loin de l'être.)
Et parce que mes gens, qui ſavent leur devoir,
Refuſent de le recevoir,
Oſer les menacer d'entrer par la fenêtre!

Mlle. DE St. YVES, *tremblante & ſuppliante.*

Mon pere!

M. DE St. YVES.

On l'a flatté d'un inutile eſpoir;
J'ai trop appris à le connoître.

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

Quel emportement!
Et moi, j'allois imprudemment!...
Je ſuis trop foible & trop facile;
Mais cela peut ſe réparer.



Ma fille, il faut nous ſéparer;
Et pour toi le Couvent eſt le plus ſûr aſyle.

Mlle. DE St. YVES.

Le Couvent!

Mr. DE St. YVES.

Obéis. Tu le dois. Je le veux.

Mlle. DE St. YVES, *à Mlle. de Kerkabon.*

Ah! conſolez ce malheureux.



SCENE XII.

LE HURON, Mlle. DE KERKABON.

LE HURON, *vivement.*

EST-IL appaiſé?

Mlle. DE KERKABON.

Non. Et dans le moment même
Il l'envoie au Couvent.

LE HURON.

Le Couvent! qu'eſt cela?

Mlle. DE KERKABON.

Un ſéjour où l'on eſt inviſible.

LE HURON.

Et c'eſt-là
Qu'on veut enfermer ce que j'aime!

Mlle. DE KERKABON.

Je vais trouver ton oncle: il peut tout appaiſer:
Mais toi, ne vas pas t'aviſer
De faire encore ici quelque tour de Sauvage.
Si tu veux être heureux, ſois ſage.

SCENE XIII.

LE HURON, *ſeul.*

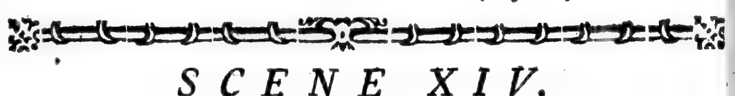
AIR.

QUE ne ſuis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funeſtes rivages!
C'eſt vous, cruels, vous & vos loix;
C'eſt vous qu'on doit nommer ſauvages.
Que ne ſuis-je encor dans nos bois;
Loin de ces funeſtes rivages!...

Récitatif obligé.

Que dis-je! chere amante, hélas!
Pardonne à ma douleur, pardonne.

Moi! que jamais je t'abandonne!
Moi! vouloir être où tu n'es pas!...
Mais on l'enleve, on m'en sépare!
Non, non, pere injuste & barbare,
Non, non, je suis par-tout ses pas...
Ah! mon malheur est à son terme.
Amis, accourez à ma voix.
Forçons les murs, brûlons les toîts
De la prison qui la renferme...
Mais si je brûle ta prison,
Toi-même au milieu de la flamme...
Hélas! j'ai perdu la raison;
Un trouble affreux regne en mon ame.
Que ne suis-je encor dans nos bois, &c.
(Il sort.)



SCENE XIV.

Mlle. DE KERKABON, M. DE KERKABON, Mr. DE St. YVES*.

Mlle. DE KERKABON.

VOus voyez sa douleur. Pardonnez son offense.
Il a commis une imprudence;
Mais il ne connoît point nos usages, nos mœurs.

M. DE St. YVES, *irrité.*

Oui, j'ai tort; je devois choisir sans doute ailleurs
Un homme qui connût, les égards, la décence,
Qui sçût respecter ma maison.

M. DE KERKABON.

Vous êtes bien sévere!

M. DE St. YVES.

Et n'ai-je pas raison?

M. DE KERKABON.

Ah! Monsieur, croyez-moi, s'il manque de lumieres,
Il a des sentimens, que j'estime encore plus.
On donne aisément des manieres;
On ne donne point de vertus.

* *Ils ont vu le Huron sortir désespéré.*

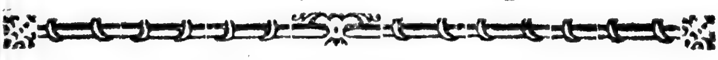
Il eſt vaillant, honnête ; il penſe avec nobleſſe :
L'ombre du menſonge le bleſſe ;
La nature l'a fait ſenſible & bienfaiſant ;
L'amour eſt ſa ſeule foibleſſe ;
Et je crains qu'il ne perde en ſe civiliſant.

M. DE St. YVES.

Mais il eſt d'une pétulence
Qui va juſqu'à l'extravagance.

Mlle. DE KERKABON.

Hélas ! il eſt bien corrigé
Des imprudences de ſon âge !
Ah ! ſi vous le voyiez, comme il eſt affligé !
Et comme il promet d'être ſage !



SCENE XV.

GILOTIN & *les Acteurs précédens.*

GILOTIN.

A L'aide ! à l'aide ! au raviſſeur !

M. DE St. YVES.

Qu'entends-je ?

GILOTIN.

Du Couvent, comme on ouvroit la porte ;
Il arrive, & s'y prend de ſorte
Qu'il l'enlevoit.

M. DE St. YVES,

Ma fille ! ô ciel !

GILOTIN.

N'ayez pas peur.
Il eſt pris, & l'on va l'enfermer en douceur.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, LE HURON, Mlle. DE St. YVES, L'OFFICIER, *Troupe des Gens du Bailli.*

LE HURON.

(*Aux Gens du Bailli.*)

LACHES! retirez-vous, ou mon bras vous assomme.

Mr. DE St. YVES.

Téméraire!

L'OFFICIER.

Pourquoi désoler ce jeune homme?
(*Vivement.*)
Et sçavez-vous ici ce que vous lui devez?
Sçavez-vous que peut-être il vous a tous sauvés?
Et qu'il a plus de part aux succès que moi-même?
Il est Français, il est bien né;
Monsieur, à votre fille, il étoit destiné;
Pourquoi lui ravir ce qu'il aime?

LE HURON, *vivement & tendrement.*

Et reprendre le bien que vous m'avez donné?

Mlle. DE St. YVES, *avec chaleur.*

Ah! c'est un jeune fou.

L'OFFICIER, *fierement.*

Je connois sa folie,
Monsieur; c'est la gloire & l'amour.
Partagez tout l'honneur qui lui fait ce beau jour;
Envers lui, s'il se peut, acquittez la patrie.

SCENE XVII & derniere.

LE BAILLI, *& les Acteurs précédens.*

LE BAILLI.

JE t'arrête de par le Roi.

L'OFFICIER, *d'un ton imposant.*

Monsieur!

LE BAILLI.

Son crime est manifeste :
C'est un enlevement ; tout le monde l'atteste ;
Et je ne fais ici qu'exécuter la loi.

Mr. DE St. YVES, *d'un air noble & tranquille.*

La loi ne punit point ce qu'autorise un pere.
Personne ici que moi n'a droit d'être sévere ;
Et je veux bien dans ce moment
Pardonner à l'époux le crime de l'amant.

LE BAILLI.

Quoi ! C'est donc là ?

Mr. DE St. YVES.

Point de colere.
J'avois d'autres desseins, mais nul engagement.
Croyez-moi, laissez-là votre ressentiment.
L'ennemi vous dira pourquoi je le préfere.

(Le Bailli & Gilotin se retirent.)

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! mon pere !

LE HURON, Mr. & Mlle. DE KERKABON.

Ah ! Monsieur !

Mr. DE St. YVES.

Ma fille, le danger
Te regarde : tu vois quelle mauvaise tête !

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere, son cœur est honnête ;
Et tout le reste peut changer.

DUO & CHŒUR.

Mlle. DE St. YVES, & LE HURON.

Plus de larmes.
Amours, tes charmes
Du sein de nos alarmes
Font naître les plaisirs.
Sensible à nos soupirs,
Ta main couronne nos desirs :
Que de plaisirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHŒUR.

Dans l'empire de l'amour
Il n'est plus de Sauvages ;
L'air de ce charmant séjour
Les rend doux & sages.

LE HURON, Mlle DE St. YVES.

D'aimer autant que je vivrai,
J'ai l'heureuse assurance.
De plaire autant que j'aimerai,
J'ai la douce espérance!
Nous plaire & nous aimer toujours,
Pour nous que d'heureux jours!

CHŒUR.

Dans l'empire de l'amour
Il n'est plus de sauvages.
L'air de ce charmant séjour
Les rend doux & sages.
Tout s'apprivoise en un jour
Sous les loix de l'amour.

LE HURON, ET Mlle. DE St. YVES.

Le sort nous menace :
Et le danger nous glace ;
L'orage fait place
Au souffle des Zéphirs.
Sensible à nos soupirs,
L'amour couronne nos desirs.
Que de plaisirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHŒUR.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes
Du sein de leurs alarmes
Font naître les plaisirs.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Huron*, *Comédie* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 27 Août 1768.

MARIN.

IE.

VES.

YVES:



ION.

Vice-Chance-
que l'on peut
7 Août 1768.

IN.